

## Cinoche

La fantaisie fait partie de la vie ; je dirais même qu'elle en est le miroir à travers la pratique des arts, quels qu'ils soient ; elle reflète aussi les mœurs de la société à un instant donné et révèle les non-dits qui se cachent, trahissant les mentalités dominantes et l'état d'esprit général du moment.

Au plus loin que je remonte dans ma période de jeune travailleur parisien, le cinoche, comme nous disions entre gamins, était pour moi, comme pour beaucoup de jeunes gens, le premier dérivatif, à une époque où la télévision balbutiait et qu'internet était encore dans les limbes (on regardait la télévision dans la rue, devant les vitrines des revendeurs). J'ai consommé de la pellicule comme on consomme des amuse-gueule : à des fins strictement divertissantes ; pas de prise de cerveau, le cinéma d'intello à d'autres, même s'il y avait parfois des films plus relevés ; je me satisfaisais aussi bien de farces désopilantes que de bons polars tenant le spectateur en haleine, ou des films à grand spectacle.

Dans ma prime jeunesse, c'était le règne du cinéma noir et blanc ; puis la couleur et le cinémascope sur écran large sont arrivés, aujourd'hui totalement dépassés par le numérique, sans que le contenu ne se soit nécessairement amélioré pour autant, il s'en faut.

C'était aussi l'âge d'or du cinéma qui m'a laissé une certaine nostalgie ; une nostalgie en noir et blanc ou en couleur. Il y avait une ambiance, une ambiance familiale ; un court-métrage en entrée, généralement d'un intérêt quasi nul, du moins pour ma jeune personne ; puis les « actualités » comme on disait à l'époque (Les Actualités françaises, Pathé-Journal, Gaumont-Actualités, Éclair-Journal), avec leur leitmotiv musical typique qui enchantait nos oreilles, étaient déclamées toujours sur le même ton, avec le même entrain persuasif que les annonces publicitaires ; les actualités au cinéma ne survivront pas au journal télévisé, plus proche de l'événement et de parution plus régulière. Puis arrivaient l'entracte et le grand film. Un seul film à l'affiche, toujours à la même heure, 9h, les soirs de la semaine, plus la séance de l'après-midi du dimanche et des jours fériés ; les Français travaillaient encore le samedi matin ; ils touchaient en main propre leur salaire soigneusement fermé dans une enveloppe parfois alourdie de quelques pièces ; son salaire en monnaie sonnante et trébuchante, et en billets doux au toucher, d'où le mot « palper ». J'ai connu les salles de cinéma scolaires chez les Frères des écoles chrétiennes de la Salle et autres ; chaque fois qu'un gars glissait un « patin » à une fille sur l'écran, la salle entraînait ébullition, suivie d'un énorme chahut (le lieu recevait aussi un public jeune extérieur à l'école : à ce moment-là, il n'y avait pas de mixité filles-garçons) ; les braves Frères ne pouvaient nous repasser *Joselito*, *Marcelino pan y vino*, *Monsieur Vincent* ou *Barry*, à chaque séance ; alors le film du dimanche dérapait de temps en temps dans des scènes de bécotages goulus préjudiciables au bon déroulement de la séance.

J'ai connu aussi le cinéma de quartier. Le *Sélect* était dans un quartier excentré proche de la maison, à Brive ; il sera rasé pour faire place à un immeuble de rapport. Un souvenir de gamin me reste attaché à cette salle ; c'est là que j'y ai vu un film qui m'avait marqué : *L'Enfer des hommes* ; l'histoire d'un soldat américain de la Guerre de 39/45, l'un des plus décorés des États-Unis. L'acteur qui tenait le rôle éponyme du héros, était Audie Murphy en personne jouant son propre rôle durant la guerre. Je devais avoir une douzaine d'année ; comme la salle n'était pas loin de la maison, j'y étais allé seul, attiré par le côté intrépide du personnage sur les affiches et puis, c'était un film de guerre. Je vérifierai plus tard que le physique de ce soldat, devenu acteur de cinéma, correspondait assez peu à l'image classique qu'on se fait du héros viril ; et cependant, il se portait en première ligne au combat.

Dans les années 1950, les petits français étaient gavés de films de guerre américains inspirés de l'inépuisable Seconde Guerre mondiale (les États-Unis commençaient à inonder le monde

de leur propagande, en se présentant comme les éternels sauveurs de l'humanité), ou des films de guerre entre cow-boys et indiens sans que nous sachions vraiment qui était le bon et le méchant (nous ne disions pas « westerns ») ; aujourd'hui, ils se gavent de *blockbusters*... et de jeux vidéo. Les films d'aventure américains étaient la spécialité du Sélect ; la propagande yankee se déversait à flots sur la France et l'Europe ; soixante-dix ans plus tard elle n'a toujours pas cessé. Les enfants voyaient peu de films français, trop jeunes probablement pour apprécier ce que le cinéma français avait de bon, souvent plus relevé que son concurrent d'Outre-Atlantique et ses usines à pellicules, dont ceux de la *Disney Corporation*. Pendant ce temps, papa dévorait la *Sélection du Reader's Digest*, là encore un véritable organe de propagande à la gloire de l'*American way of life*, d'ailleurs plutôt bien fait et très diffusé en France ; cette revue survit de nos jours, dégoulinante de conformisme progressiste politiquement correct à la gloire, cette fois, du *melting pot*, de l'antiracisme et du multiculturalisme communautariste : l'*American way of life* a vécu ; elle reste un pieux souvenir, si réellement elle a existé... L'*American Dream*, le rêve américain a lui aussi disparu, et n'existe plus que pour les nostalgiques impénitents qui n'ont pas compris que le rêve débouche le plus souvent sur le cauchemar des lendemains sombres au goût d'amères désillusions. Après sa démolition, le Sélect fut recréé dans une rue voisine sous un autre nom, *Le Club*, pour ensuite disparaître de nouveau au bout de quelques années, définitivement, victime de sous-exploitation.

Les salles de cinéma de cette époque qui s'ouvrait dans la perspective des Trente glorieuses, étaient le plus souvent plates et peu confortables ; il fallait se pencher de côté pour éviter le poteau d'en face ou slalomer du regard entre les têtes tout le long de la séance, obligeant celui de derrière à faire de même ; c'était le cas du cinéma le plus central de la ville qui s'appelait *Les Nouveautés*... Nouveautés pour le meilleur et pour le pire ! Pour le meilleur, comme son nom l'indique, toujours à la pointe des films à succès les plus récents ; nous étions sûrs au moins d'avoir des bobines relativement neuves ; pour le pire, je n'ai jamais connu une salle de cinéma plus mal conçue ; ou, pour dire vrai, un endroit conçu à l'origine pour être autre chose qu'un lieu où l'on produit des spectacles ; le confort d'un ancien garage de réparation automobile transformé en salle de cinéma n'eût pas été plus désastreux.

L'écran était parfois comme des yeux fatigués, surtout les vieux films, pleins de filaments et de sautes d'humeur quand la pellicule ne cassait pas en cours de projection, ou quand le son n'était pas synchronisé. Il y avait les ouvreuses ; elles accueillaient et plaçaient les spectateurs, comme les paroissiens à l'église, le dimanche, pour la grand'messe ; sauf qu'à l'église on les appelait des chaisières ; des ouvreuses en moins sexy, certes, mais n'en étant pas moins des servantes du Seigneur à leur façon. Puis il y avait le rideau pourpre qui cachait l'écran ; suivant un rituel bien établi, il s'ouvrait quelques temps avant la séance sur un autre rideau décoré de réclames locales, en attendant les publicités nationales de Jean Mineur et son célèbre *Balzac 00.01* ; il y avait aussi l'entracte d'un quart d'heure entre le court métrage et le grand film, qui nous valait le retour des ouvreuses avec leurs panier à bretelles, allant de rang en rang proposer comme dit la chanson : bonbons, caramels, esquimaux, chocolat (caramels Dupont d'Isigny, bonbons Kréma, La Pie qui Chante, Pierrot Gourmand, les esquimaux Gervais ou Miko, etc., toujours présents de nos jours avec des hauts et des bas...). On ne connaissait pas encore ces horribles, puants et bruyants *pop-corn*, véritables refouloirs des salles modernes. Bref, toute une époque...

Question films, évidemment j'ai connu les gloires finissantes et montantes du cinéma d'après-guerre jusqu'aux années 1970/80 ; les acteurs inoubliables qui ont marqué cette époque : Gabin, Fernandel, Bourvil, Jovet, Marais, Simon, puis les Delon, Belmondo, Ventura, Blier, De Funès, tant et tant d'autres, premiers ou seconds rôles ; de même parmi les actrices et les seconds rôles, certains premiers rôles d'aujourd'hui arrivant tout juste au niveau des troisièmes rôles de jadis, la vulgarité en plus. Surtout les femmes. Puis les réalisateurs, les

scénaristes, et ceux qui mettent des mots dans la bouche des personnages, souvent plus connus que les réalisateurs : des dialoguistes comme Audiard, Jeanson, Pagnol, le tandem Aurenche-Bost, Spaak, Jardin, Prévert ; Michel Audiard, à qui l'intelligentsia de gauche voulut faire un sort, un des rares capables de faire parler selon leur représentation sociale, aristocrates, prolétaires, présidents, truands, barbeaux, intellectuels ou demi-sel, gouaille populaire ou langage stylé, toujours avec un égal talent. il sera moins heureux comme réalisateur...

Dès qu'internet a permis de visionner les films longue durée, et particulièrement des films noir et blanc d'avant et d'après-guerre, mais aussi de nombreux films tournés sous le régime de Vichy, souvent excellents, des films qui auraient besoin, comme la plupart des noirs et blancs, d'être restaurés pour ne pas dire « remasterisés », j'ai pu découvrir, redécouvrir, que la France avait un beau cinéma, un cinéma de qualité ; ce dont je ne m'étais pas vraiment rendu compte jeune homme : un cinéma qui avait de la tenue et de la retenue. Quel que soit le genre. Il a existé un cinéma français de qualité, comme il y avait un cinéma italien, anglais, américain... J'avais déjà vu quelques-uns de ces films, mais le contexte social et politique de l'époque, et probablement ma jeunesse, ne m'avaient pas permis d'en apprécier la qualité du contenu à sa juste mesure. Pour moi, comme pour beaucoup, le cinéma était un dérivatif. Je n'étais pas en situation de saisir le contraste violent entre le cinéma de jadis et celui d'aujourd'hui qui va révéler la stupéfiante médiocrité des productions modernes à la suite des années fastes 1950/80, toujours dans la foulée des Trente Glorieuses, sauf exceptions comme toujours. Et Dieu sait que le cinéma, dès les premières pellicules, n'a jamais été avare de pochades, navets et autres désespérants nanars... Des films souvent remarquables, des scènes bien jouées par des acteurs de premier plan, des comédiennes, gracieuses, féminines, et de toute façon à la hauteur du personnage interprété. Mais aussi des « gueules », des seconds rôles, hommes, femmes, au jeu inoubliable. Lorsque l'on a des réalisateurs et des scénaristes de même niveau pour servir les acteurs, ceux-ci ne peuvent que mettre en valeur leur talent et exprimer au mieux leur art.

Puis, tout cela va changer, mais le changement sera progressif, presque insensible... Plus le temps va passer, plus le métier d'acteur va ressembler à un bureau de placement pour concierges au chômage, tandis que les actrices ressembleront de plus en plus à des ménagères névrosées et autres poissardes mal embouchées recrutées dans les foyers HLM, ou comme ils disent aujourd'hui, dans les « logements sociaux ». Le charme était rompu. La toile devenait la mise en scène du débraillé provocateur et de la vulgarité prétentieuse qui en remonte, sous la montée des idéologies progressistes. Le cinéma n'avait plus pour vocation d'être à proprement parler un spectacle, un spectacle qui pouvait parfois toucher les profondeurs de l'âme ; il épouse son temps, la modernité, et se veut une forme de représentation sociale « libératrice » teintée de contestation sociale et politique. Deux exemples (entre autres) ont marqué à mon avis ce changement. Le cinéma inaugure un type de personnage qui prendra le dessus et deviendra à la mode sur les écrans : le *loser*, l'anti-héros, le traîne-patins à la dérive ; filmer les tares de l'humanité et mettre en scène des dégénérés devient le summum de la création artistique et du faire moderne... Et pas seulement dans le cinéma, si je regarde du côté de l'art contemporain ou l'univers de l'architecture psychédélique.

*Les Valseuses*, tourné en 1974, est une sorte de *road-movie* catastrophe de deux jeunes baltringues de banlieue en cavale qui vont de provocations en agressions, de viols en larcins, la fin étant laissée à l'appréciation du spectateur ; le réalisateur, Bertrand Blier (fils du grand Bernard), affirme clairement avoir voulu choquer le bourgeois : vulgarité et violence gratuites à tous les étages pour deux petites frappes aux abois, qui s'enfoncent dans la délinquance où ils se sont fourvoyés tout seuls. Le film révélera Depardieu, Dewaere et l'actrice Miou-Miou ; il connaîtra un grand succès, non démenti encore aujourd'hui ; incontestablement il aura exercé une fascination certaine sur un public jeune qui se reconnaîtra et s'identifiera à ces deux lopettes de leur âge, dans la débîne : ce sont les nouveaux héros des temps modernes.

Le deuxième film, tourné la même année par le réalisateur Yves Boisset, s'appelle *Dupont Lajoie*. Là encore, le genre de film qui va ouvrir une nouvelle ère : le cinéma de propagande, dénonciateur et politiquement correct pour ne pas dire délateur. Le film doit porter un message idéologiquement compatible avec les valeurs politiques dictées de haut. Pour comprendre ce film, il faut se souvenir du contexte de l'époque ; je l'ai déjà évoqué dans une autre chronique, mais il serait trop long de le rapporter ici. Pour faire court, disons que c'est la période de l'après-guerre d'Algérie où les immigrés venus du Maghreb commencent à débarquer en France ; c'est aussi le début de l'immense vague migratoire qui va submerger la France et l'Europe dans les décennies suivantes. Ces premiers immigrés arrivés sur le sol français, probablement soutenus à l'époque, voire encouragés, par les « porteurs de valises » — comprenons les communistes et les catholiques progressistes, voire des religieux qui soutenaient les terroristes du FLN —, multipliaient provocations revanchardes et heurts contre nos militaires ; jusqu'au jour où ceux-ci, de guerre lasse, sortirent des casernes, organisèrent des « ratonades » et se mirent à « casser du bougnoule » ; l'affaire fit scandale à gauche.

Le cinéaste Yves Boisset, assisté du très gauchiste scénariste Curtelin, s'en empare ; mais comme il était délicat de mettre en cause l'Armée française, il fit le portrait du franchouillard de base, un nommé Lajoie, bistrotier de quartier en vacances dans un camping d'été : une caricature du beauf raciste, lâche, ras de la casquette. Celui-ci viole et tue la fille d'amis campeurs, puis traîne le cadavre de la jeune fille dans un chantier voisin. Les soupçons se portent immédiatement sur les ouvriers du chantier, des maghrébins, comme par hasard. Ils sont aussitôt accusés du meurtre, et tandis que la police mène l'enquête, les campeurs, remontés par Lajoie et ses amis, organisent une expédition punitive. Un des ouvriers est tué. Raciste, violeur, double meurtrier, maître chanteur : la totale. Bien que tout accuse le cafetier, l'affaire est classée sans suite pour raisons de basse politique. La caricature du petit blanc haineux et raciste symbolisant le français moyen venait d'être tracée à gros traits et connaîtra une belle postérité. À la fin du film, la porte d'un bar de quartier s'ouvre ; un homme armé d'un fusil fait son entrée et tire sur le patron surpris derrière le comptoir : il le tue. Le maghrébin vient de venger son frère, l'ouvrier de chantier assassiné. *Dupont Lajoie* deviendra un standard de l'écran dans une année 1975 riche en succès cinématographiques.

Dans un commentaire, je notais ceci : *« Tout de suite, on constate que cette charge outrancière ne s'appuie sur aucun fait véritablement établi : le film est une pure fiction. Il s'agit donc d'une dénonciation gratuite, militante, d'un phénomène dit de « racisme ordinaire » qui va nourrir la machine à culpabiliser les Français, et valoriser l'étranger au détriment de l'autochtone. L'état d'esprit général qui circulera à partir de cette époque est désormais celui-ci : le Français de souche doit apparaître, pour la gauche et les milieux républicains en général, comme un plouc indépassable, dernier témoin d'une race abâtardie par des siècles de civilisation obscurantiste, qui se doit d'être régénéré par l'apport massif de populations allogènes. Notons que la « régénération de la race » était déjà l'obsession de la Révolution française. Mais le racisme antifrançais, on le sait, ce n'est pas du racisme, n'est-ce pas ? »*

C'est aussi à cette époque que le cinéma va commencer à se déboutonner et explorer le monde jusqu'alors déclaré zone interdite et inconnu du grand public : les dessous pas toujours propres de la ceinture. Des films vont commencer à apparaître sur les écrans comme *Le dernier Tango à Paris*, culbutages d'un chnoque en rade d'existence avec une jeune femme à la veille de son mariage (1972) ; *La Grande bouffe*, orgie bourgeoise (1973) ; *Emmanuelle*, porno-chic tendance érotique (1974) ; je cite ces trois films parce qu'il connaissons un incontestable succès : la provocation à cette époque, faisait vendre. À part Andréa Ferréol (*La Grande b.*) qui a une solide carrure de maritorne, les héroïnes de ces films vivront mal la suite de leur carrière.

1974, c'est l'arrivée du libéral-avancé Giscard d'Estaing à l'Élysée. Il supprime la censure ; du coup la France va connaître un déferlement de pornographie sous toutes ses manifestations :

cinéma, livres, journaux vont envahir l'espace culturel au point de voir chez les libraires des publications traitant de sexualité mêlés aux dernières productions littéraires des grands noms de l'édition. Les sex-shops (ou love-stores) vitrines ouvertes se multiplient. Le cinéma porno se débonde, les salles se spécialisent en réseaux, mais très vite, les autorités doivent mettre un peu d'ordre et prendre des mesures : les sex-shops devront opacifier leurs devantures et les films pornographiques seront soumis à un classement X, donc à une certaine forme de censure. De 1975 à 1996, dernier classement sur vingt ans, ce n'est pas moins de 1100 films pornographiques produits par 245 réalisateurs qui seront classés X. On va essayer de l'expliquer comme ça : peut-être que les membres de la commission, lassés d'ingurgiter ces débauches de viande de boucherie avariée à l'étalage, se sont tournés vers d'autres moyens pour limiter les dégâts ; comprenons : la taxation à outrance.

Arrivons à nos jours, quarante ans plus tard. Changement de paradigme. Qu'est-ce qu'on pourrait-faire pour casser, briser, ce pays qu'on appelle la France ? Comment pourrait-on enfoncer le coin pour lui faire du mal, et faire éclater un pan de cette civilisation française que l'on honnit ? Dans ce même esprit du cinéma détourné à des fins de propagande idéologique, deux films, deux comédies, vont se suivre et faire succès. Le premier est *Intouchables* ; n'ayant pas vu le film et n'ayant pas du tout envie de le voir, car fatigué de la surreprésentation de ce genre de pellicules à vocation antiraciste — donc antifrançaise — visant à complexer et à culpabiliser en permanence le spectateur, je n'en dirai rien ; mais le second, sorti à peu de distance au moment où je rédige ces lignes, va plus loin et plus fort. Il se présente comme une comédie se donnant pour objet manifeste de normaliser le métissage interracial et les mariages mixtes, de les encourager et les faire admettre au public français. Tel est le but subliminal du film *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?*

Un notaire de province, notable local bien installé dans sa représentation de bourgeois rétrograde, blanc, catholique, très vieille France (et d'ailleurs ne manquant pas d'humour dans le film), est flanqué de quatre filles à marier. Trois d'entre elles épousent chacune un homme de couleur : un Chinois, un Arabe, un Juif ; la quatrième finira par épouser un Noir africain. Bien sûr, le style comédie est là pour faire avaler la pilule ; surtout la faire digérer... Les quelques gags éventés passés, tout le film repose sur des blagues « racistes » qui se veulent drôles ; entre gendres de couleurs, plus c'est gros, plus ça passe ; pas de problème, on est dans l'autodérision ; par contre, le notaire, interprété par Christian Clavier, abattu par le sort qui touche sa petite famille, ne manque ni de propos ni d'allusions racistes ; à un moment, il envisage même de quitter la France pour se remettre de ce choc familial qui outrage sa dignité de père, blanc, normal, de souche, et oublier... Mais ses propos racistes — car des blagues racistes venant d'un blanc envers des gens de couleurs ne peuvent être que propos racistes —, seront vite oubliés : il finit par accepter ses gendres arc-en-ciel, bon gré-malgré sinon de bon cœur. À la fin, il propose quand même à sa femme un voyage autour du monde... Un besoin urgent de changer d'air et d'horizon, probablement.

Une comédie qui repose presque entièrement sur le numéro d'acteur de Christian Clavier. Pour le reste, c'est du niveau *Bidasses en folie* chez les bourgeois. Mais ce que l'on remarque surtout, c'est le caractère transparent des filles, véritables oies blanches bon chic, bon genre ; totalement vides, inexpressives, des nunuches au mental sclérosé, bien qu'affichant des activités professionnelles de niveau élevé ; elles incarnent tout à fait la simplette au grand cœur qui s'entiche et se donne, non par amour, mais par compassion si ce n'est par apitoiement au premier déclassé venu pourvu qu'il soit de couleur, sans réfléchir aux conséquences ultérieures de sa faiblesse. Cela s'est déjà vu chez les avocates s'éprenant d'affection pour l'un de leurs clients taulards. Une sorte de syndrome de Stockholm par emprise amoureuse. Sauf que dans le cas présent, bourgeoisie oblige, ce sont des hommes de couleur bien installés dans leur vie professionnelle ; rien à voir avec l'habituelle peuplade bigarrée des prisons ou les racailles des

bas quartiers : il eût été difficile d'aller plus loin dans la provocation. Le but était atteint, avec une bonne dose de gros rire et d'humour pompier pour graisser les rouages de la comédie. La morale de l'histoire est toute simple, brave gens : il faudra désormais vous faire à l'idée que la France sera métissée ou ne sera pas. **Et les quatre filles du notaire sont là, dans le film, pour signifier clairement, comme l'a noté un critique du film, que le métissage est inéluctable et qu'il passera par l'utérus de la femme blanche : le Français de souche, c'est fini.**

Véritable entreprise de propagande, tout semble montrer que ce film a été poussé afin d'en faire un des plus grands succès de l'histoire du cinéma « national ». Dans ce cas, il faudra remercier les élèves des écoles publiques et autres d'avoir contribué par leur présence obligatoire à lui faire passer largement la barre des dix millions de spectateurs. Le bourrage de crâne, ça paye.

S'il n'est pas Juif, métèque ou de gauche, un Français n'a aujourd'hui quasiment aucune chance de réaliser un film, même s'il a du talent ; on peut même affirmer que le cinéma « métèque » aurait tendance à prendre le dessus, une sorte de cinéma étranger au pays dans le pays qui n'a désormais plus rien à voir avec le cinéma d'expression française. Le Français de souche est *persona non grata* surtout si le contenu ne va pas dans le sens du politiquement correct, et s'il s'ingénie à vouloir employer des acteurs blancs, de souche, même de type européen assimilé : cela lui sera strictement impossible. Et ce n'est pas d'aujourd'hui. La preuve ? Cette anecdote que je rapporte telle qu'on me l'a racontée du temps où je militais au Front national, le vrai, l'historique, pas le faux. Je tenais ce jour-là le stand régional de notre fédération à la fête annuelle du Front national, les BBR (Bleu, Blanc, Rouge), qui se tenait sur la pelouse de Vincennes. Cette anecdote date d'une trentaine d'années environ, dans une période où la dictature du politiquement correct ne s'était pas encore imposée, ou n'était pas aussi perceptible ni aussi absolutoire qu'aujourd'hui.

La scène se passe à la sortie d'un studio de cinéma du nord ou de l'ouest parisien. Quelques personnes bavardent sur le trottoir, avant de se séparer. Dans la discussion, l'une d'elles sort son portefeuille pour y chercher un document. En l'ouvrant, une carte tombe. Elle s'étale par terre, bien visible : c'est une carte d'adhésion au Front national. L'homme se penche pour la ramasser et va pour la remettre dans son portefeuille. À ce moment, un des personnages présents lui lance : « Tu peux la remettre dans ton portefeuille. Pour le cinéma, tu es mort. »

Violente, la répartie... La nature même de cette réaction épidermique montrait qu'il ne s'agissait pas de petit personnel, mais de gens du niveau réalisation ou production ; à tout le moins, celui qui exprimait cette sentence définitive semblait avoir le bras long. Je crois parfaitement à la réalité de cette anecdote ; celui qui n'a pas vécu la crispation haineuse de proches apprenant soudain que vous êtes membre du Front national, ne peut comprendre ; j'ai vu de braves pétochards piquer des crises de nerfs devant moi, devenir carrément hystériques comme s'ils avaient le diable devant eux. La manipulation mentale fonctionne à merveille ; ceux qui manipulent de haut savent pertinemment ce qu'ils font et pourquoi ils le font : ils connaissent le tréfonds de l'âme humaine.

\*

Oui, il y a un cinéma d'avant et un cinéma d'après, un cinéma français et un cinéma qui ne l'est plus... On mesure mieux ce changement d'état esprit à travers l'évolution de la mentalité des acteurs et de l'ensemble de la corporation. En voici un exemple parlant à travers deux entretiens ; l'un de l'acteur Fernandel, l'autre d'un acteur fantaisiste...

Dans cette première vidéo recueillie sur YT, en 2,30 minutes Fernandel évoque son métier, sa famille, son épouse, Noël.

Rome 1958. Interview télévisée de Fernandel par François Chalais, critique de cinéma à la télévision. Lieu : le Château Sainte-Anne, un jardin public dominant la ville. On imagine le ton de l'acteur, sa façon de s'exprimer, et son phrasier au prononcé appuyé, très syllabé.

Début de la vidéo.

« *Pour vivre heureux, à défaut de pouvoir vivre caché, Fernandel avait trouvé la bonne solution.*

— **François Chalais** : *Vous êtes, en effet, un personnage qui a toujours fait ce qu'il a voulu, mais sans jamais sacrifier rien de tout ce qu'il a toujours aimé, même lorsque ça ne marchait pas tellement bien pour lui. Je crois que votre bonheur est fait de choses simples, de... surtout... une chose qui me touche particulièrement, c'est l'amour que vous portez à votre famille.*

— **Fernandel** : *Mais, vous savez, mon cher Chalais, on peut... dans cette vie d'artiste, avoir aussi une vie familiale...*

— **F.C.** : *C'est ce qu'on ne sait pas en général...*

— **Fernandel** : *...car contrairement à ce que l'on croit, on se dit toujours les acteurs, les acteurs, les acteurs... Mais je fais ce métier comme je faisais... mon métier de banquier... enfin, d'une autre manière, car à la banque, n'est-ce pas, on m'a jeté... Ici, on m'a gardé. Et pour moi, il y a une chose qui compte avant tout, c'est... m'étant marié, il y a trente-trois ans bientôt, ayant une famille nombreuse, je suis heureux de pouvoir, tout de même... entre mes films, passer mon temps auprès des miens.*

— **F.C.** : *Je pense d'ailleurs que ce qui vous touche le plus chez votre femme, c'est qu'elle vous a aimé avant que vous soyez devenu Fernandel.*

— **Fernandel** : *Ah, certainement ma femme m'a épousé...*

— **F.C.** : *Je crois que vous ne l'avez jamais oublié, ça...*

— **Fernandel** : *... ah, je n'étais rien du tout... Écoutez, vous savez, maintenant... vous savez ce que c'est, on a toujours dit Fernandel à une gueule un peu spéciale, n'est-ce pas ?... Or, je me suis arrangé avec l'âge... Étant plus jeune, vraiment, j'avais cette figure chevaline dont parlaient si souvent les journalistes. Et je dois dire que ma femme m'a aimé pour moi-même, et je n'étais rien du tout... et je lui rends aujourd'hui un hommage public.*

— **F.C.** : *Je pense qu'elle y sera sensible et que tout le monde le comprendra... D'ailleurs dans vos contrats, il y a une clause qui n'est pas toujours très bien comprise ; on dit en effet, que, chaque année, entre le 22 décembre et le 3 janvier, vous refusez de tourner. Et certains ont pensé que c'était un caprice.*

— **Fernandel** : *Ooooh !... (Il lève sa main droite en signe de dénégation).*

— **F.C.** : *Est-ce que c'en est un ?...*

— **Fernandel** : *Je n'ai pas de caprice dans le métier, vous savez... Je ne suis pas une de ces starlettes qui dit : je ne veux pas tourner pour ci ou pour ça... Non, il serait vraiment dommage et malheureux, lorsque, l'on a une situation comme la mienne, de passer les fêtes de Noël ou du jour de l'An hors de chez soi ; lorsque l'on peut dire à un producteur, gentiment avant de signer le contrat, vous savez qu'à partir du 22 décembre jusqu'au trois janvier, je ne tourne plus et je vais passer Noël en famille. »*

Fin de la vidéo.

Maintenant, voyons un acteur bien de nos jours, l'acteur belge Benoît Poelvoorde, à propos de la *Manif pour tous* de Février 2013, contre le « mariage » homosexuel. Oui, parce que les saltimbanques, aujourd'hui, sont censés avoir des idées politiques et les exprimer publiquement, sans vergogne.

— **Journaliste** (Question à peine audible) : *Qu'est-ce que vous pensez des mouvements de contestations actuelles, la Manif pour tous...*

— **B.P.** : *Mais alors ça, excusez-moi, mais je ne comprends pas, je ne comprends pas, alors ça je peux vous dire, j'ai envie de faire une manifestation contre les manifs... Nous de la Belgique, quand on regarde ça, on rigole en disant qu'est-ce qu'on en a à foutre... C'est quand même pas de l'éthique, ça ralentit tout, ça ralentit tout, tout, tout... On peut pas aller contre ça, c'est idiot, quoi... Ce qui me fait rire, ils sont contre l'homoparentalité... Qui dit que leur gosse ne va pas devenir homosexuel ?... (inaudible) ils vont faire quoi, les gros malins en disant jamais ! Jamais !... Papa je suis*

*pédé... Foutez-nous la paix parce que, en plus, ça emmerde tout le monde... Moi j'étais dans l'embouteillage, hier, une heure et demie... Ils manifestent, pourquoi maintenant ? Moi je trouve ça (inaudible)*

— **Journaliste** (question inaudible, couverte par le rire étouffé de bécasses présentes qui n'arrêtent pas de pouffer tout le long de l'entretien...)

— **B.P.** : *Mais non, en Belgique on s'enfile comme des rats (rires)... Mais tu plaisaaantes !... (mot inaudible). Pour un oui, pour un non, on est derrière son copain... Chez nous y a pas plus d'homme que de femme... mais pas du tout... Mais quand on regarde ça de loin, on dit mais qu'est-ce que c'est... On dirait que vous découvrez l'électricité... Attention, l'électricité pourrait nous aveugler à vie... Ah, tu crois... éteint ça tout d'suite... »*

Je ne vais pas plus loin. Deux comiques de cinéma... Le basculement d'un monde à l'autre, deux mondes différents, deux univers opposés à soixante ans de distance... D'un côté, le monde d'un homme simple qui rend hommage à son épouse, Henriette Manse, et évoque avec des mots de tous les jours, sans aucun moralisme dédaigneux, son métier d'acteur, Noël, sa famille... De l'autre, un monde qui s'ouvre sur une immense fosse d'aisance où s'écoulent toutes les humeurs infectieuses et les déjections purulentes d'une société dont le degré de pourrissement n'est que la mesure de sa propre décrépitude. Deux amuseurs publics, deux personnalités d'une même légèreté apparente, dont l'une, disparue, nous laisse qu'éternels regrets, et dont l'autre, contemporaine, est la marque de la décadence actuelle qui nous frappe, et nous emportera avec ce monde que l'on ne regrettera même pas par-delà la mort... Un acteur immense, internationalement reconnu ; un petit bourgeois névrosé, boute-en-train de caboulot de banlieue, qu'on fait passer pour artiste par défaut, la médiocrité prétentieuse étant devenue la référence dans un monde où le génie n'a plus sa place.

---